

L'art comme relation. Entretien avec l'artiste Amélie Pellerin

Mathilde BARRABAND,
Ariane BELLEMARE
et Mélanie GRENIER
Université du Québec à Trois-Rivières
Laboratoire de recherche sur les publics de la culture

Amélie Pellerin, vous êtes artiste pluridisciplinaire et vos œuvres prennent essentiellement la forme d'installations dans lesquelles le rapport à la matière, à l'espace, mais aussi aux mots, prend une place déterminante. Pourriez-vous décrire certaines de vos œuvres récentes ?

Amélie Pellerin : Mes œuvres tournent incessamment autour du corps. En fait, elles ne font pas que tourner autour du corps, elles plongent à l'intérieur, questionnent les relations dedans-dehors, l'enveloppe, les organes, la psyché, les fluides, les rêves, les sensations. À partir de l'expérience et des ressentis précis de mon corps (l'expérience de la maladie, par exemple), je raconte, je (re)crée des mémoires, des contes, des fictions ; je construis une mythologie, un symbolisme du corps et de ses expériences. Je fabrique des corps et des *corpus*, des parties de corps et des ensembles d'œuvres, avec mes mains, mon corps, en gardant les traces et les empreintes de cette manipulation. Le geste qui a créé est intégré, gardé dans la pièce finale, comme une mémoire : je peux coudre à la main des formes molles ; laisser les traces de doigts et de salissures qu'a faites ma main sur mes dessins ; créer des formes organiques de plasticine où l'on voit imprimés les trous creusés par mes doigts, mes empreintes, les pores de ma peau. Dernièrement, j'ai de plus en plus abordé les états seconds, d'entredeux, les états de suspension (je travaille depuis longtemps la suspension comme système installatif). Je m'intéresse aux états de transe, aux états induits par des chirurgies

ou des traitements médicaux, que je considère comme des états liminaires. La relation au corps initialement présente dans ma pratique s'est depuis peu tournée vers la relation corps-esprit.



Figure 1. Amélie Pellerin ©, « Tissus 1 », Exposition *Figures et variations anatomiques*, Centre d'art de Kamouraska, 2016, 5'x4'.



Figure 2. Amélie Pellerin ©, « Attente », Exposition *Je mets mes mains à l'intérieur de ma tête et je touche*, Galerie Diagonale, Montréal, 2012.

Dans une de mes dernières expositions tenues au Centre d'art de Kamouraska en 2016, « Figures et variations anatomiques », j'ai présenté (entre autres) des grands formats de couvertures d'hôpital en flanelle, tendues sur des cadres, que j'ai rembourrées en glissant dessous des *foams* mous (voir fig. 1. Tissus 1). La matière et la physicalité *suggérée* (par les reliefs) du corps malade, les effets d'enveloppe-peau ou encore d'intérieur qu'on devine mais auquel on n'a pas accès sont encore rejoués ici. La douceur de la flanelle et la rondeur des reliefs interpellent le corps de celui qui regarde. Le souvenir et la mémoire du corps sont aussi présents dans ces pièces. La notion d'haptique est au cœur de ma démarche artistique. J'ai beaucoup creusé cette notion issue du monde neuroscientifique et que le monde de l'art s'est réappropriée¹. Je veux intégrer à ma démarche artistique, et ensuite à l'œuvre finale, le toucher, l'appel à une manipulation, l'invitation (ou l'envie provoquée !) à tendre la main, à entrer de tout son corps *dans* l'œuvre pour en faire l'expérience. Je crée aussi des installations avec des éléments reliés à la fois au monde médical et au corps, accrochés en suspension au mur ou au plafond (voir fig. 2. Attente, 3. Suspensions et 4. Touch&Try). Elles amènent le corps du spectateur en immersion. Le corps-spectateur doit se déplacer dans l'installation, la traverser, la contourner, parfois y entrer, la toucher. La relation dedans-dehors qui fonde ma pratique est réintroduite dans l'expérience de l'installation. Les participants-spectateurs entrent et sortent des installations comme d'un corps. Le corps du participant est amené à vivre dans l'espace une expérience matérielle, sensorielle,

¹ « Au sens strict, l'haptique englobe le toucher et les phénomènes kinesthésiques, c'est-à-dire la perception du corps dans l'environnement. Le tout premier à effectuer un glissement de ce mot et à l'utiliser en art est Riegl, historien de l'art autrichien du XIX^e siècle. Il dit que l'art progresse ainsi : du sensible et de l'haptique à l'optique. De la main (peau, tactile) à l'œil (cerveau). » Amélie Pellerin, *L'expérience du corps malade dans une pratique de l'autoreprésentation mise en scène dans les espaces du dessin et de l'installation*, Mémoire-crédation, Mémoire de maîtrise en arts visuels et médiatiques, Université du Québec à Montréal, 2012, p. 17-18.

éclatée. Je crée des conditions qui appellent le toucher, la manipulation, provoquant des contacts, des relations à la matière comme à l'espace du lieu et à l'œuvre.



Figure 3. Amélie Pellerin ©, « Suspensions » [2011], travail préparatoire en atelier en vue de l'exposition *Je mets mes mains à l'intérieur de ma tête et je touche*, Montréal, 2012.

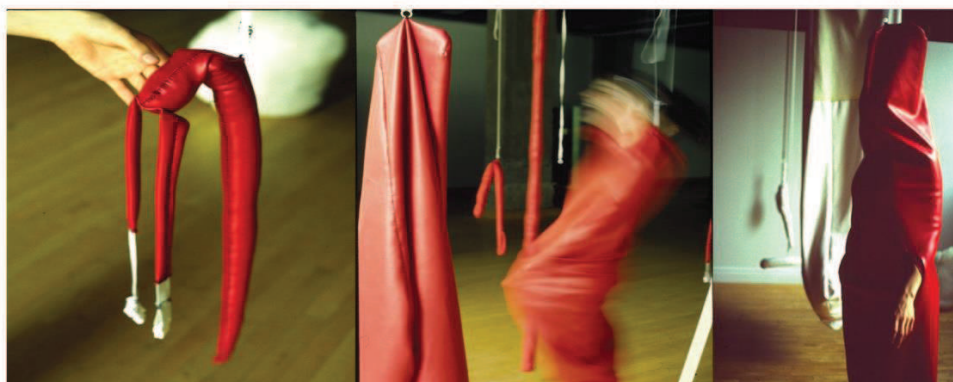


Figure 4. Amélie Pellerin ©, « Touch&Try », installation à porter, toucher et manipuler, Exposition *Tissus Urbains*, M.A.I., Montréal, 2001.

Vous animez depuis quelques années des ateliers qui sont manifestement inspirés par votre pratique artistique. Comment l'un et l'autre sont-ils reliés ?

Le système de présentation qu'est la suspension est fréquemment réintroduit dans les expositions suivant les ateliers de création que j'ai menés avec de jeunes enfants, en tant qu'artiste. Lors des ateliers, le projet est d'abord présenté aux enfants au sein d'une histoire, d'un scénario. Je demande aux enfants, avec des instructions qui laissent place au jeu et à l'interprétation, de créer des petits objets, d'assembler des matériaux, de dessiner ou de manipuler des matières (utiliser du maquillage pour enfant sur un autre ami, par exemple), le tout en lien avec le scénario (voir fig. 5. Maquillage). Ils posent des gestes qui font *sens* à ce moment de la démarche créative parce qu'ils sont portés par l'histoire initiale, parce qu'ils la composent à leur tour. Ils prennent part au processus créatif, ils deviennent créateurs. Ensuite, seule dans mon atelier, je remanipule leurs créations, je les rejoue, je les utilise comme *matériau* de création pour l'amener ailleurs, et je crée de cette façon une installation qui fera l'objet d'une exposition. Lors de l'exposition, j'invite les jeunes participants à vivre une expérience matérielle et artistique, à ressentir de nouvelles sensations et à poser de nouveaux gestes. L'œuvre est un dialogue matériel, interactif.

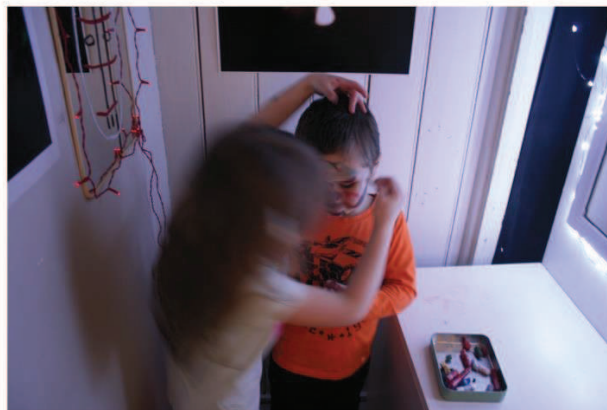


Figure 5. Amélie Pellerin ©, « Maquillage », Exposition *Les guerriers et guerrières de lumières*, dans le cadre du programme *Moi à l'œuvre 3*, Centre d'art de Kamouraska, 2016.

Je vous donne un exemple plus concret : un des ateliers que j'ai proposés à des enfants abordait les peurs, comme celles du noir, de la nuit, et la thématique de la cabane, comme refuge psychologique et physique. La cabane qu'on fait avec ses couvertures, dans son lit, la nuit, lorsqu'on a peur ! J'ai demandé aux enfants de dessiner leurs peurs sur du tissu (voir fig. 6. Tente). Le fait qu'ils se couchent sur la surface de création et que le support soit un tissu était déjà une action de création différente, une expérience physique et sensorielle marquante (impliquant tout leur corps dans le geste créatif). Le but est d'être touché par l'art et de toucher l'art. Suite à la transformation – dans mon atelier – de ce qui a été produit par les enfants, j'ai travaillé à l'installation d'une tente-cabane géante de tissu, pleine de leurs dessins.



Figure 6. Amélie Pellerin ©, « Tente », création lors d'un atelier avec les enfants en vue de l'exposition *La Cabane*, dans le cadre du programme *Moi à l'œuvre 2*, Centre d'art de Kamouraska, 2015.

La cabane était en suspension, accrochée, envahissant presque tout l'espace du lieu d'exposition, avec une ouverture béante à une des extrémités (voir fig. 7. Tente et 8. Tente). Les enfants s'y glissaient tout naturellement lors de la visite. Sous la cabane, j'ai placé des matelas moelleux, pour accentuer la sensation d'accueil, de mou, ce qui invitait les enfants à s'y étendre, à se coucher ou encore à dessiner à plat-ventre (des crayons avaient été laissés un peu partout à l'intérieur de la cabane). Sans avoir aucune instruction, par le dispositif d'accrochage, le choix des matières, la suggestion d'un lieu secret rappelant une forme intra-utérine, les enfants savent comment vivre cet espace, cette cabane-installation, et

comment poursuivre les gestes de création. Lors du vernissage, des groupes d'enfants entraient et sortaient de la cabane, comme d'un refuge. Le processus est ainsi continu et l'installation ne prend son plein sens que lorsque les corps des personnes-spectatrices la traversent, l'habitent, la vivent. Je suis moins intéressée par l'expérience esthétique finale que par l'expérience sensorielle, le ressenti, que procure l'œuvre au participant.



Figure 7. Amélie Pellerin ©, « Tente » (vue intérieure), Exposition *La Cabane*, dans le cadre du programme *Moi à l'œuvre 2*, Centre d'art de Kamouraska, 2015.



Figure 8. Amélie Pellerin ©, « Tente » (vue extérieure), Exposition *La Cabane*, dans le cadre du programme *Moi à l'œuvre 2*, Centre d'art de Kamouraska, 2015.

Vous êtes beaucoup impliquée auprès des jeunes publics mais vous participez également à des ateliers s'adressant à des personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale à travers l'organisme Les Impatients². Comment votre approche interpelle-t-elle ces deux publics de façon particulière ? Cherchez-vous à créer de nouveaux publics ou de nouveaux créateurs ?

Ni l'un ni l'autre ! Je crois que chacun est déjà porteur de création et que chacun est un public pour l'autre. Dans les deux cas, je suis une metteuse en scène d'univers qui ouvrent des portes sur la création. Une fois dans le monde de l'art, je me considère comme une accompagnatrice, une sorte de guide dans l'expérience de la création, qu'elle soit vécue dans le geste créatif ou dans l'expérience de la réception. Dans le cadre des ateliers donnés aux Impatients, mon intention première est d'offrir un espace de création, de liberté, de non-jugement, de rencontre à soi et à l'autre via l'art. L'art devient comme un *channel*, un vecteur, un geste porteur. Il agit comme lieu de partage et d'ouverture. Je mets en place un cadre, des projets, je suggère des thèmes, j'explique des techniques et l'utilisation des matériaux. Par exemple, dans un projet autour de l'autoportrait, j'ai expliqué aux participants les techniques de dessin du portrait puis nous avons fait des chartes chromatiques et vu la théorie des couleurs. Nous sommes ensuite allés vers le camaïeu et avons visionné des œuvres d'artistes utilisant le portrait et le camaïeu à travers différents courants artistiques. Puis, explorant le médium de l'acrylique sur canevas, les participants ont fait leur autoportrait en appliquant la technique du camaïeu. Chaque participant y va à son rythme. Je suis là, à côté d'eux, pour les accompagner durant l'atelier. S'ils désirent créer autre chose, peindre à partir d'un autre thème

² Voir <http://impatients.ca>. La mission de l'organisme est de venir en aide aux personnes atteintes de problèmes de santé mentale par le biais de l'expression artistique. Les ateliers sont donnés par des artistes en arts visuels.

ou faire un paysage à l'aquarelle ou au pastel, c'est tout aussi pertinent. S'ils n'ont plus envie de créer ou d'être là et souhaitent repartir chez eux, c'est tout aussi acceptable. Tout est bon. Le rythme, l'envie de créer, le geste et le choix des médiums et des techniques leur appartiennent. Le résultat et la finalisation important peu. Dans le cadre des ateliers pour Les Impatients, je suis présente comme artiste et comme être humain en relation avec d'autres humains, via l'art comme langage et comme territoire de rencontre. C'est une porte qui s'ouvre chaque semaine sur ce territoire des possibles de la création, dans un temps continu.

Mon approche est différente dans les ateliers avec les enfants où un processus créatif plus précis et orienté est mis en place. De la thématique première qui leur est donnée à travers une histoire jusqu'au résultat final qui leur est redonné transformé lors de l'exposition, en passant par la fabrication et la participation matérielle, il y a un chemin qui va du point A au point B, même si parfois on sort du sentier ! Aux enfants, je veux offrir l'art comme territoire, comme un pays nouveau à explorer, mais, à cause du programme « Moi à l'œuvre » du Centre d'art de Kamouraska, tout ceci est circonscrit à un temps donné où il y a un début et une fin. Le but est surtout de les sensibiliser à l'art. Au contraire, dans les ateliers avec les Impatients, il n'y a pas de temps imparti, il n'y a pas de chemin linéaire, ce qui fait que cette aventure sur le territoire de l'art ressemble davantage à une balade en forêt (enchantée !). L'angle est très différent dans les deux types d'ateliers, mais ultimement, avec des crayons, des lignes, des formes, des couleurs, des sensations, des matières, des manipulations, etc., j'essaie d'aller déplier des petites ailes à l'intérieur des gens. L'art peut générer en nous une expérience qui nous fait exister à nous-mêmes et au reste du monde. *Je crée donc je suis !* Je ressens, je crée du sens, l'intérieur et l'extérieur se rencontrent via le geste de la création.

Vous parlez de « déplier les ailes » des participants à vos ateliers. Vous leur permettez aussi de vivre des situations de répétition et de réappropriation des gestes posés avec vous. Selon vous, qu'en tirent-ils que leur expérience quotidienne ne leur aurait pas permis d'apprendre ?

Sur le plan artistique autant qu'humain, les participants prennent conscience, parfois très lentement, parfois soudainement, que les attentes intégrées d'être bon.ne – doué.e – et que les notions de *beau* esthétique et plastique ne sont pas au menu dans les ateliers. Ils apprennent le geste libre, le vrai geste créateur, créateur de soi, en connexion avec la matière, le mouvement, les couleurs, l'organisation spatiale, les sens. Ils se rendent compte qu'ils peuvent prendre du plaisir à être dans le ressenti, dans le faire. Les ateliers sont un espace où ils peuvent se permettre de se détacher des attentes et du regard des autres, de la pression de plaire : ce n'est pas rien. Quand on est un enfant ou qu'on vit avec des problèmes reliés à la santé mentale, on est coincé dans un univers régi et contrôlé par les autres. Sur le territoire de l'art, où tout est transposable et entremêlé à la vraie vie, ils apprennent ceci : « je peux, je suis capable, j'investis ; créer me rend heureux, me vide la tête, me surprend, me rend présent, m'aide à me concentrer, me fait rire, me fait jouer, transposer et symboliser, me fait sortir mon agressivité, me donne un espace de non-jugement ». Ils apprennent à se faire confiance, à essayer, à explorer, à être fiers de ce qu'ils produisent, fiers d'eux. Créer, c'est aussi être en relation. Ils découvrent que le chemin à soi et aux autres peut passer par la matière, l'art, la création. C'est une autre façon de toucher et d'être touché, donc d'être en ouverture. Tout au long de ce cheminement, les ailes poussent !



Figure 9. Amélie Pellerin ©, « Vernissage », exploration lors du vernissage de l'installation immersive et interactive par les enfants qui ont participé aux ateliers de création, Exposition dans le cadre du programme *Moi à l'œuvre 1*, Centre d'art de Kamouraska, 2014.

Il semble essentiel pour vous d'arriver à créer un espace propice à la création, où les participants peuvent s'extraire de leur cadre habituel pour arriver à être présents à eux-mêmes. Les liens entre lieu et imaginaire, espace commun et espace à soi, semblent très forts dans votre approche. On se doute toutefois que vos ateliers ne se déroulent pas toujours dans des lieux qui sont a priori dédiés à l'art. Il doit même s'agir parfois des lieux de vie des participants (leur classe, par exemple). Comment cela change-t-il votre travail en atelier et quels moyens mobilisez-vous pour, comme vous dites, les amener sur le territoire de l'art depuis des lieux familiers ? Est-ce une occasion, selon vous, de

réconcilier l'art et la vie, ou du moins de faire se rejoindre lieux de création et lieux quotidiens ?

La tête et la main, c'est-à-dire la personne, sa mythologie intérieure, ses symboles, sa psyché, ses préférences matérielles (sensorielles), sont le lieu premier de création. Peu importe l'endroit physique, il n'y a pas d'espace propice à la création ni de lieux dédiés ; il n'y a que des conditions et un contexte. Je suis responsable de mettre ces conditions en place via la relation de confiance que j'établis avec eux. Je suis la passeuse, la guide. Je les accompagne dans la création et l'art, mais je réponds toujours à leurs questions par une autre question : ce sont eux qui portent les réponses à leurs propres questions ! Je ne réponds pas en ligne droite à votre question initiale, mais le lieu importe peu, vraiment. Je crée les conditions avec mes mots, je raconte, je projette, je propose. Je fournis les outils, je prévois les matériaux, je démontre, j'explique, je les stimule. Lieux de création et lieux quotidiens sont inexorablement liés sur le territoire de l'art, qui englobe tout. La « réconciliation entre l'art et la vie » n'a pas besoin de lieu ; ils sont déjà l'un dans l'autre ! Je leur donne des clefs pour ouvrir les yeux, les mains et les ailes, ils possèdent déjà tout le reste. C'est magnifique, j'apprends de chaque rencontre : j'apprends à me tasser doucement, à leur laisser toute la place. Même lorsque je me bute à des résistances, des difficultés techniques, des imprévus matériels ou situationnels, j'en retire des apprentissages artistiques ou relationnels. Depuis que je donne les ateliers, je suis plus libre dans ma création et mon geste. C'est inspirant.

Vous dites que donner les ateliers vous permet d'être plus libre dans votre propre création, dans vos gestes. Dans quelle mesure et de quelle façon l'expérience des ateliers a-t-elle influencé votre propre pratique ?

Que ce soit avec les enfants ou les Impatients, les ateliers me libèrent moi aussi d'une certaine pression de bien faire ou d'intention latente de plaire dans mon travail artistique. En atelier, je répète souvent aux participants d'arrêter de faire du *beau*, de cesser d'avoir peur de « gâcher » leur réalisation ou d'essayer même quand ils ne savent pas trop comment faire ou qu'ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes. Bref, je leur donne la petite tape dans le dos, celle qui propulse. À force de répéter ces *mottos*, en lesquels je crois profondément, mais qui sont parfois difficiles à appliquer – « en art, rien n'est grave ! » et « en art, *tout* se peut ! » –, je finis par en être imprégnée. Ma pratique est plus libre parce que ces mots descendent en moi aussi. Je vois leurs gestes s'affirmer, leurs mains essayer, trouver des solutions de façon surprenante et créative, je les vois rire et être heureux dans la création et cette liberté me donne de l'espace. Dans mon atelier à moi, dans ma pratique artistique, je ris, j'ai une attitude plus joueuse, expérimentale et détachée : je me permets de faire de la merde, d'essayer, de jeter ou de récupérer les accidents qui surviennent en cours de production. Je suis de moins en moins attachée au résultat, je veux être juste et sincère dans ma création. Ma démarche comportait déjà ces préoccupations, qui sont renforcées grâce aux ateliers. Le plaisir du faire, d'être pleinement dans le moment présent de la création, de suivre le geste et de cultiver un certain détachement face au résultat final sont des éléments centraux de l'expérience que je propose en atelier. Ces éléments s'impriment en moi et émergent dans ma pratique artistique. Moi aussi je fais pousser mes ailes à travers ces expériences.

Vous avez une formation universitaire de cycle supérieur en arts et en éducation. Pourriez-vous nous décrire cette formation et nous expliquer avec quelles motivations vous l'avez entreprise ? Comment a-t-elle nourri vos pratiques à la fois personnelle et en atelier ?

En fait, je possède une maîtrise en arts visuels en recherche et création de l'Université du Québec à Montréal et un diplôme d'études de deuxième cycle spécialisé en enseignement collégial (D.E.S.S.), en sciences de l'éducation, de l'Université Laval. Et je dois inverser votre question et vous avouer que c'est ma formation en arts visuels et ma pratique artistique qui influencent mes études en enseignement ! J'ai entrepris un D.E.S.S. à l'Université Laval parce que je considère qu'il ne suffit pas d'être diplômé dans un champ d'expertise précis (dans ce cas, les arts visuels, mais ce pourrait être la littérature, la physique, etc.) pour bien le planifier, le communiquer, le transmettre, le décortiquer, l'organiser ou encore l'évaluer. Il faut réaliser tout ceci en accompagnant humainement, en transmettant des notions mais aussi des valeurs, en créant des étincelles, en nourrissant des cerveaux curieux, en guidant des humains en développement et en partageant des savoirs et des savoir-faire reliés aux arts visuels. Plus que ça, je transmets surtout un savoir-être, un savoir-vivre en groupe, en société, comme individu grégaire, et une réflexivité sur soi et sur sa pratique. Ce n'est pas une mince affaire que les *métiers de l'humain*. Voilà pourquoi je me suis donné ce diplôme de deuxième cycle. Parce que je crois en l'art et en l'humain. Parce que je crois, comme je l'ai déjà scandé, que l'art est un vecteur de développement, de découvertes, de guérison, de vie, d'apprentissage, de partage, d'émotions, de surprises, d'évolution, de ressentis, d'expériences de vie, etc. J'ai donc avant tout une formation d'artiste : techniquement, matériellement et conceptuellement, je suis spécialisée dans cette discipline. Je réfléchis aux thèmes, notions et préoccupations qui sous-tendent les œuvres et les pratiques artistiques actuelles. Il en va de même pour ma propre pratique et pour les matières et obsessions thématiques portant ma démarche. On pourrait dire que l'art correspond à mon côté impulsif, éclaté, flamboyant, sensuel (toucher, être touchée, ressentir par les

sens) et que ma spécialisation en éducation est venue lui donner une structure, en assurer la transmissibilité.

Ces deux formations sont distinctes et pourtant complémentaires lorsque j’enseigne en atelier. Les stratégies pédagogiques, la conscience d’une didactique reliée à l’enseignement du champ précis (et particulier) des arts visuels, toute la littérature, les courants et penseurs associés à cette science qu’est l’éducation, soit la formation d’un humain, sont venus compléter mes savoirs et mon « expertise » artistique dans un contexte éducatif. Je peux ainsi développer la réflexivité qui était déjà présente et nécessaire en arts visuels dans ma pratique de l’enseignement de cette même discipline. Les théories et courants de pensées auxquels je me rattache le plus dans mon travail de la transmission et du partage sont le socioconstructivisme, la philosophie pragmatiste appliquée en milieu éducatif (Dewey) et le concept de métacognition. J’ai appris, pendant mes études en sciences de l’éducation, que toute cette énorme réforme de l’éducation qui ne jure que par des stratégies d’enseignement et de développement des jeunes comme *l’approche par projet*, la *collaboration* et la *coopération* – pour ne nommer que ceux-là – et bien, cette jolie réforme ne révolutionne en rien le monde de l’art qui fonctionne intrinsèquement ainsi dans ses ateliers de création, et ce, depuis toujours ! La planification, la structure et l’organisation stratifiée des ateliers ont été pour moi plus ardues, le monde des arts fonctionnant parfois de façon plus chaotique, organique. Une grande part des ateliers est d’abord conceptualisée et organisée en amont et est faite de recherche et de préparation. Cette structure m’a été bénéfique et m’a apporté comme artiste plus de rigueur dans mes recherches et mon travail écrit, de même qu’une meilleure planification et organisation dans mes projets. Mes ateliers sont mieux construits et préparés, ce qui me permet d’avoir plus d’échanges et de temps de qualité avec les êtres humains qui sont avec moi. En atelier aussi je bénéficie directement des stratégies

d'apprentissage que j'ai étudiées pendant ma formation. Par exemple, je porte une attention particulière à l'aménagement spatial de la classe et au travail interactif, j'emploie la répétition et les retours constants aux notions ou techniques abordées pour permettre la consolidation des acquis et la création de liens et, comme je l'ai dit, j'aime répondre aux questions par des questions, c'est-à-dire poser des questions qui en favorisent d'autres ou qui provoquent une réflexion. Je favorise les situations d'entraide et de collaboration, je laisse les participants trouver leur propre solution et la justifier, je crée des liens entre les projets, les notions et les autres disciplines. Je les encourage, je rigole, je mets de la musique, bref, j'essaie de les stimuler, de développer des êtres uniques et différents, sociaux et interactifs, apprenants et riches, confiants et ouverts. Des humains, quoi !

Dans ma pratique artistique, cette part interactive et participative, touchant à l'art relationnel, à ce que je définis comme le *créer ensemble* (l'autre étant une composante du processus, une matière première nécessaire au projet), a toujours été présente, de façon parfois latente, mais de plus en plus affirmée (est-ce à cause de mes études et de mon travail en enseignement ?). Je participe présentement, au sein d'un petit groupe, à la création de cabanes-émotions. Ce projet, *Cabanes*, est destiné à un jeune public et sera installé dans des bibliothèques et d'autres lieux publics ouverts. Il proposera des cabanes interactives et stimulantes d'explorations sensorielles, visuelles, narratives et physiques. Je suis aussi impliquée dans un autre projet, lié cette fois aux événements culturels célébrant le 375^e anniversaire de la ville de Montréal. C'est un projet qui demande une participation citoyenne, favorisant l'échange et la rencontre entre un.e artiste, l'art, la création et le lieu de vie des citoyens (ici, leur quartier). Une création sera produite à partir des « morceaux » recueillis lors de chaque rencontre avec un individu faisant partie de ce territoire et présentée lors

d'une exposition collective, en octobre 2017. Plusieurs autres projets sont à venir, impliquant l'autre à travers ses mots, ses mains ou une participation physique dans l'œuvre (lors du processus de fabrication ou dans l'installation finale).

On sent dans vos propos à quel point il est important pour vous d'impliquer l'autre à toutes les étapes du processus créatif, que ce soit dans le choix même de vos projets ou dans la réalisation d'œuvres conjointes et collectives. Pourriez-vous, pour conclure notre entretien, donner un éclairage sur la façon dont les différentes théories que vous mentionnez (par exemple le socioconstructivisme, la philosophie pragmatiste ou le concept de métacognition) vous ont aidée à mieux saisir ce rapport à l'autre dans la création ?

Ma position comme humaine, comme artiste et comme enseignante est que la relation aux autres est constitutive, fondamentale, et est un vecteur de développement de soi aux potentiels pratiquement infinis, puisque l'autre est nécessaire à l'existence même du moi. Pendant ma formation en sciences de l'éducation, j'ai découvert certaines théories relatives aux rapports et relations à l'autre qui ont complété et éclairé celles qui supportaient déjà ma démarche artistique. Les deux approches majeures que j'ai découvertes et qui m'ont touchée sont le socioconstructivisme et le concept de pragmatisme – mis de l'avant par John Dewey. Du socioconstructivisme, j'ai retenu que le rapport à l'autre permet la construction et l'élaboration du sens, du symbole et de leur compréhension tacite. Comme ces éléments sont fondamentaux dans la création artistique, leur évolution est maintenue et amplifiée au contact incessant d'autrui. De même, le récit, la narration et les langages, qui sont des matières et des médiums sociaux convenus et partagés, par exemple au sein d'une œuvre, sont aussi portés par le socioconstructivisme. Les relations sont aussi matérielles,

biologiques et organiques. Ces rapports permettent d'interrelier, de construire du sens par des apprentissages affectifs, sociaux et intellectuels. Le pragmatisme, quant à lui, parle des espaces du vivant et de l'expérience globale humaine comme intrinsèquement liés à tout processus d'apprentissage. La vie et ses situations (ses expériences, donc) sont la source première d'enseignement et d'acquisition des savoirs (savoirs, savoir-faire, savoir-être, savoir-vivre, etc.), c'est-à-dire que les humains, l'environnement, les apprentissages et la vie sont tissés ensemble comme un tout : cette expérience *globale* nous fabrique et nous en sommes le résultat. Ces deux approches impliquent plusieurs dimensions de la relation, elles favorisent l'interaction, la collaboration et la coopération. Le regard et les commentaires des autres sont constants pendant le processus créatif et influencent la perception, le sens et la mémoire qu'on y accolera. Les rapports tissés dans un cadre de création permettent une expérience mouvante, organique et évolutive, comme tout rapport au monde. Ils renouvellent les sens et le regard.

Ces deux concepts sont principalement associés aux domaines de l'enseignement, de la sociologie et de la psychologie. Toutefois, ils touchent directement à un pan de l'art visuel, nommé art (ou esthétique) relationnel(le), qui m'intéresse particulièrement. Le critique Nicolas Bourriaud est un des premiers à avoir eu le désir de nommer, organiser et structurer cette *pratique* ou cette *esthétique* artistique du relationnel et à publier sur ce sujet. Il lui a ainsi donné une place dans le vaste territoire des arts visuels. Pour lui, et je reprends ici exactement ses mots : « l'art est un état de rencontre. L'esthétique relationnelle dépasse le simple cadre de l'interactivité pour se concentrer sur l'expérience de la relation sociale ». Si jamais l'envie vous prend d'en savoir plus sur cette question précise, je vous renvoie à son livre *Esthétique relationnelle* qui est paru en 1998 (mais c'est en fait un recueil d'articles publiés en premier lieu dans la revue *Documents sur l'Art* en 1992). Ces théories reliées à l'art ou à

l'esthétique relationnel(le) sont en accointance avec les théories du socioconstructivisme et du pragmatisme. Toutes placent les relations au centre de l'expérience, que ce soit une expérience humaine, artistique, pédagogique, motrice, sensorielle, etc. (ou tout ceci à la fois !), et cette expérience est à la fois le propos, le contexte et la forme. Je travaille les rapports en création parce que je considère que l'art se veut d'abord comme une ouverture à l'autre, un partage, un élan. Une sorte de don. Pour l'autre. Peu importe la réception, l'important est le geste.

www.ameliepellerin.com
www.kamouraska.org
www.impatients.ca